

- 7ème séance -

On a donc vu comment on passe d'une relation primitive qui représente une classe finie de relations, aux énoncés, par une série d'opérations constituant un terme intermédiaire: la lexis.

"Primitif" ne doit pas être considéré comme renvoyant à une sorte de proto-langage, de langage primitif au sens de philogénétique ou même onto-génétique, bien qu'il puisse y avoir une convergence; c'est ici un terme linguistique.

Ces notions primitives, tout le monde est appelé à en parler de façon plus ou moins floue. Par exemple, on trouve dans la grammaire japonaise de KUNO, à propos des problèmes de thématization, l'expression "permanent registry" (registre permanent) qu'il ne définit pas et qu'on raccroche donc à "Univers de Discours" terme qui représente à la fois des relations entre les sujets énonciateurs mais aussi un certain nombre de conventions, de règles de jeu, de connaissances communes qu'on trouve aussi dans les présupposés. Ces problèmes qui foisonnent dans les présupposés ou le "permanent registry", doivent être ordonnés, il faut les rendre explicites, ne pas accepter une forme de discours essentiellement métaphorique, et renvoyer au philosophe ce qui lui appartient.

On a donc une lexis, ou un schéma de lexis qui se ramène à une relation à deux places, et qu'on représente par:

$$\langle \xi_0 \xi_1 \pi \rangle$$

où la lettre ξ vient de FREGE et représente davantage une variable qu'une constante. Ces lettres représentent trois places vides qui vont être instanciées, une place dite de départ ξ_0 , une place dite d'arrivée ξ_1 , et une place qui représente le relateur ou l'opérateur de prédication π .

Si la relation est à un moment une relation à n places, il est important de noter que le schéma, lui, est à trois places; on ne peut pas dire à ce niveau que ξ_0 est un substantif, ξ_1 est un substantif et π un verbe; ça pourrait être un adjectif; dans une certaine langue la distinction verbe/adjectif n'existe pas, et la relation peut aussi bien donner "le livre de Pierre" ou on peut poser que la place π est instanciée par le relateur "de" à la suite d'un certain nombre d'opérations. On ne posera pas non plus à ce niveau-là qu'il existe une distinction nom/verbe (elle n'existe pas dans beaucoup de langues) parce qu'on ne sait pas si on dit qu'on a affaire à des termes qui supportent de façon différentielle telle opération à l'exclusion de telle autre ou si on a partout des bases et qu'on va pouvoir par le biais d'un autre opérateur construire un substantif et à ce moment-là la distinction nom/verbe n'existe pas véritablement.

En malgache par exemple, on a affaire à des verbes dans la mesure où on a un ensemble d'infixes qui lui donne un statut particulier par dérivation sur une base; et si on combine cette base avec un classificateur tel que "ny" par exemple, on aura quelque chose qui se traduirait par "celui qui court". Ceci est valable pour d'autres langues: le catalan, le nahuatl entre autres. Dans ces langues où, pour dire par exemple "le maître" on construira quelque chose qui sera "le qui est maître", c'est donc à partir d'un prédicat "être maître", qu'on construit soit le nom, soit le verbe, soit autre chose.

Les opérations sur cette base sont des problèmes de quantification et cette façon de poser le problème permet de résoudre certains problèmes qu'on trouve dans des langues et qu'on ne sait pas relier (cf. p.234).

C'est de cette façon que G. FREGE en travaillant sur les noms, les prédicats, les concepts, est amené à poser le problème; G. GUILLAUME avait aussi, sur certains points, vu le problème en ces termes.

Dire cela n'est ni une démonstration, ni un argument en vue d'une démonstration. Il n'y a évidemment pas dans ce domaine de possibilité de démonstration au sens utilisé en logique mathématique, de "théorie de la démontrabilité". Mais cela deviendra une démonstration lorsqu'on aura construit le calcul grâce auquel on montrera que la distinction nom/verbe est une distinction de surface à laquelle on aboutit dans telle ou telle langue.

On va donc instancier (c'est-à-dire assigner des valeurs) les places de la relation en fonction des données de départ:

$$\left\{ \begin{array}{l} a \xrightarrow{p} b \\ () r () \\ \xi_0 \xi_1 \pi \end{array} \right.$$

La question qu'on peut se poser est celle de savoir ce qui se passe dans le cas où on a un verbe dit intransitif; est-ce qu'on dit qu'on a affaire au $f(x,x)$ que les logiciens emploient pour représenter le réfléchi et l'intransitif ?

Dans certains cas, par exemple, pour les prédicats comme "courir", cette représentation n'est pas satisfaisante même si dans la construction théorique qu'on fait ici, on aboutit à des solutions parfois voisines. Cette représentation n'est pas acceptable sous cette forme-ci parce qu'on construit une métalangue qui doit avoir des propriétés particulières aux langues naturelles puisqu'elle compose l'ensemble d'hypothèses qui doit être soumis à la vérification.

De plus, outre le réfléchi et l'intransitif on aura des problèmes comme celui qu'on trouve dans "le livre est déchiré" qui n'est pas sans analogie avec "Jean court" c'est-à-dire "Jean est courant"... d'où le problème de savoir ce qui est le relateur dans ce cas, et, si c'est la copule, quel est son statut.

On aura aussi des problèmes qui se poseront avec des relations complexes du type:

"J'ai ordonné à Paul de rentrer la voiture au garage"

"Je l'ai avisé du retour de Pierre"

"Je lui ai donné un livre"

"Je lui ai donné trois livres à relier"

Ces relations se présentent comme "a r b c", ce qui n'est pas tenable comme représentation parce que, dans tous ces énoncés, la relation prédicative est véritablement à trois termes, de type a r b; on est alors obligé de passer par une relation intersujet ou instrumentale. C'est donc une intrication de relations qui se présente dans certaines langues, parce qu'à un moment les langues découpent la réalité extralinguistique de façon différente et que, suivant l'expérience qu'on a, on va pouvoir imaginer des relations très complexes; par exemple si on dit:

"J'ai arrosé les fleurs"

on sait tous que "arroser" implique "un arroseur", "un arrosé", "quelque chose pour arroser", "de l'eau", "quelque chose d'où l'eau vient", ...

De même si on peut dire en français:

"J'ai mangé"

(prédicats qu'on appelle des "transitifs naturels"), dans d'autres langues on est obligé d'avoir le complément:

"J'ai mangé du riz"

où "riz" est pris comme symbole de toute nourriture, ce qui ne veut pas dire qu'on a forcément mangé du riz; ou bien:

"J'ai mangé quelque chose"

qui pose le problème des "postiches" ou "dummies" de la grammaire transformationnelle.

Dans certaines langues, en mooré par exemple, lorsqu'on a un transitif, la deuxième d'argument doit être instanciée soit par le biais d'un réfléchi, soit par le biais d'une particule.

Donc, lorsqu'il s'agit d'une relation à plus de deux termes, on pose qu'on a affaire à des relations sur des relations et toujours des relations à deux termes.

Si par exemple on a une relation entre a, b et c, on pourra avoir, parmi les énoncés possibles :

- soit: (arb) r c
- soit: (arc) r b
- soit: a r (brc)
- soit d'autres combinaisons plus complexes mais on n'aura jamais directement: r (abc).

Ce genre de problème va se poser avec des prédicats qui supposent, selon la terminologie de TESNIERE, au moins trois actants; des prédicats comme "arroser", "attacher", "raconter", supposent une combinaison de la relation binaire prédicative avec :

- soit avec une relation intersujet;
- soit avec une relation instrumentale;
- soit les deux.

Ensuite on va pouvoir, moyennant contraintes, fabriquer des énoncés commençant:

- soit par a, comme dans: *"Jean a raconté l'histoire à Paul"*
- soit par b comme dans: *"L'histoire a été racontée à Paul par Jean"*
- soit par c, comme dans: *"Paul s'est fait raconté l'histoire par Jean"*.

Cet emploi du causatif réfléchi correspond, avec certains prédicats, à une passivation. Avec les formes de représentation que je donne, on pourra montrer comment ce glissement est possible; on verra qu'en s'occupant de la dérivation du passif d'une part, et d'autre part en manipulant les opérations de thématization, focalisation... sur des relations binaires, on verra qu'à un moment on passera par un schéma commun.

L'organisation des problèmes de thématization liés aux problèmes de la négation a été bien étudiée par FOURQUET et ZEMB et ils ont fait ressortir de façon très claire qu'on a toujours affaire non pas à des relations à trois ou n places, mais d'abord à une relation à deux termes et ensuite à des relations sur des relations; cela donne des représentations en intrication peu représentables linéairement.

Ainsi, suivant le nombre de relations binaires intriquées, on va pouvoir prévoir que, dans certains cas qui peuvent, à première vue, paraître aberrants mais qui sont soumis à des contraintes très strictes, on aura trois ou quatre pronoms dans un énoncé avec des prédicats tels que "raconter", "donner", "ordonner",... Par exemple:

"Je lui ai fait écrire la lettre"

qui donne :

"Je la lui ai fait écrire"

et même éventuellement:

"Je te la lui ferai porter"

qui n'est pas lié à une reprise puisqu'on a simplement la marque précise de la relation intersubjective "je-tu" à côté de ce sur quoi porte l'opération, c'est-à-dire le procès: "porter quelque chose à quelqu'un". On pourra aussi prévoir les conditions qui bloquent des constructions comme:

"Je le lui ferai porter".

M. LAUNEY, à partir d'une étude sur certaines opérations en nahuatl, en particulier la passivation, montre que si on ne pose pas qu'on a affaire à des relations à deux termes puis une relation sur la relation, on ne peut pas rendre compte de certains phénomènes qu'on trouve dans telle ou telle langue.

De tels exemples montrent qu'en ce qui concerne le modèle esquissé ici, sa valeur dans le domaine explicatif est grande.

Un système de représentation qui vaut pour une langue L1 mais qui permet le champ d'études de la langue L2 est plus puissant qu'un système qui ne permet que de rendre compte de certains phénomènes dans L2, ou qui permettrait d'expliquer les phénomènes dans tel type de langue mais pas ceux qu'on trouve dans tel autre type.

C'est le problème de la typologie des langues; cette typologie, si on travaille seulement sur du tagalog, ou sur du français, sera une typologie irréductible; on n'aura jamais à ce moment-là d'opérations généralisables.

Pour pouvoir généraliser, il faut poser les questions qui découlent des observations que l'on fait en termes de problèmes.

Pour prendre aussi le problème des exclamatives, si on étudie simplement certains problèmes concernant les exclamatives, on ne pourra jamais arriver à montrer la parenté qui existe dans certaines langues entre exclamatives et interrogatives; on laissera de côté tous les problèmes concernant l'utilisation des interronégatives dans les exclamatives, l'emploi des démonstratifs (en français), l'utilisation des schémas circulaires:

"Pour courir, il court!"

(cf. "A propos des exclamatives").

Les schémas exclamatifs nous ramènent en fait à la représentation de la notion sous la forme (p, \bar{p}) dont on trouve l'expression la plus directe dans l'interrogation:

"Est-ce qu'il est venu?"

qui signifie qu'on ne peut ni dire:

"Il est venu"

ni: *"Il n'est pas venu"*.

C'est-à-dire qu'on présente à autrui "venu-pas venu" pour obtenir soit "il est venu", soit "il n'est pas venu" ou éventuellement une modulation rhétorique particulière dont il faudra rendre compte "il est venu et il n'est pas venu".

Dans certaines langues, on formule la question ainsi de façon explicite : en chinois: "est-ce qu'il est grand?" se dit "grand, pas grand?"; ou en japonais, ces types de tournures disjonctives se présentent avec une particule interrogative "ka" signifiant "ou bien", un peu comme si en français on disait: "il est venu, non?".

La représentation (p, \bar{p}) est quelque chose d'extrêmement complexe qui n'est pas encore résolue au sens où on pourrait en donner toutes les règles explicites de fonctionnement, les limites et les niveaux.

Ce n'est pas le positif et le négatif d'un prédicat, c'est un prédicat et tout ce qui n'est pas ce prédicat, c'est-à-dire une association de deux valeurs avec une valeur et sa fermeture négative.

En français au moins, on a toujours tendance à partir de ce qui représente pour les gens une valeur positive ("lire" ou "pleuvoir"), parce que si on part de l'autre valeur qui se présente comme du négatif, d'abord on ne dit rien sur ce que c'est:

"ça n'est pas bleu"

ne signifie rien d'autre que "ça n'est pas bleu" (sauf si on travaille sur deux valeurs: "est-ce bleu ou blanc"). Il y a aussi le risque, si on prend cet ensemble en termes d'exclusion obligatoire de l'une ou l'autre valeur par rapport à celle qui est posée, de croire que tout énoncé négatif est dérivé d'un énoncé positif ce qui n'est pas démontré.

On sait simplement qu'en posant "lire", on est dans une relation avec tout ce qui est "ne pas lire", et si on dit que quelque chose a telle propriété, il est difficile d'entendre que dans (p, \bar{p}) on a choisi la valeur positive. C'est d'ailleurs ce qui est à la base de tout un ensemble de discours polémiques classiques, par exemple, si on dit:

"Je lis beaucoup de romans d'un bout à l'autre de la semaine"

on peut enchaîner:

"Tu appelles ça lire?"

"Tu appelles ça des romans?"

Là, la mise en question porte sur la valeur du terme "lire" parce que d'ordinaire, on donne une valeur sans se rendre compte qu'on a en fait une extension du domaine qui fait qu'on peut passer de "lire" à tel autre prédicat qui fait qu'on peut répondre:

"En fait, tu ne lis pas".

On va donc, à partir des diverses opérations possibles sur les notions construire une lexis:

$\langle \xi_0 \xi_1 \pi \rangle$

c'est-à-dire un schéma générateur d'énoncés.

Ainsi, à partir de la relation primitive se pose le problème de l'orientation du prédicat, c'est-à-dire de la valeur, "source" ou "but" qui va être assignée à ξ_0 .

Ces places vides que l'on instancie en attribuant des valeurs aux éléments qui entrent en combinaison ne sont pas de simples cases que l'on remplit de façon isolée. Les valeurs attribuées sont des valeurs liées dont les effets se feront sentir à des niveaux divers.

Cette lexis sera aussi le support des opérations de modalisation qui entrent dans la constitution de familles de paraphrases, d'où le terme de "générateur" qui doit être représenté de telle manière que l'on puisse, par des opérations et des règles de passage, dériver:

- un actif affirmatif;
- un actif négatif;
- un passif négatif;
- un passif interrogatif;
- un passif interrrogatif;
- un passif impersonnel interrrogatif;

...

- des énoncés emphatiques;

...

Pour cela on utilisera, entre autres, l'opérateur $\underline{\epsilon}$ (epsilon) qui a son origine dans les observations faites à partir de "être" et "avoir" sur des langues diverses, et dans une insatisfaction profonde devant la présentation de l'opération de passivation comme une description de ce que l'on trouve en surface, en français ou en anglais:

- permutation de 2 termes;
- introduction d'un auxiliaire et d'un participe passé;
- introduction d'une préposition et d'un complément d'agent.

En réfléchissant donc, à la suite de BENVENISTE, sur l'emploi de "être" et "avoir", je me suis posé un certain nombre de problèmes

concernant la relation qui existait non seulement entre la localisation et la possession (problèmes auxquels LYONS s'est intéressé) mais aussi, en étudiant le problème des opérations les plus fondamentales que l'on peut trouver dans l'activité cognitive, le problème de la relation qui existe entre l'inclusion (de la partie au tout), l'appartenance, l'identité.

En ce qui concerne l'identité, c'est un problème qui intéresse tout le monde à un moment donné; en ce qui concerne l'appartenance, il n'est que de prendre n'importe quel livre de mathématiques dans lequel on essaie de faire comprendre les opérations d'inclusion et autres à l'aide d'exemples du français, pour voir qu'un certain nombre de problèmes sérieux se posent parce qu'il est difficile de savoir si on a affaire (dans la langue) à l'inclusion, à l'appartenance, ou à autre chose...

Et dans un autre domaine encore, on a des observations qui montrent qu'il y a des réalisations extrêmement variées pour la copule; ceci se relie à ce que dit BENVENISTE dans "Catégories de pensée et catégories de langue" où, étudiant la copule chez ARISTOTE, il montre que certains concepts de la philosophie grecque n'existeraient pas si la langue grecque n'avait pas certaines structures.

Là encore, on se trouve devant le problème méthodologique et épistémologique de savoir si on passe, dans les représentations, par "être" et "avoir" dans telle ou telle langue, et alors quoi qu'on fasse on reste lié à une langue et à ce moment-là on ne peut pas généraliser ou si en étudiant les phénomènes dans les différentes langues on peut dépasser ce niveau, dégager des invariants et généraliser. On peut voir à ce propos, dans la collection "Fondations of language" publié par REIDEL, toute l'étude qui a été faite sur la copule dans différentes langues, cultures, à travers le temps...

Il faut donc, à un moment, prendre un certain nombre de décisions qui doivent être testées; on ne peut pas s'en tenir uniquement aux descriptions qui, bien qu'elles soient nécessaires puisque cela permet de savoir qu'en éwé (Togo) il y a cinq copules ou plus..., restent un infra-discours qui fait qu'on est obligé de poser des cas particuliers, des exceptions, des ratés... Par exemple, à quoi relier en français "faire" dans *"ce paquet fait 3 kilos"*;

"s'appeler" dans:

"il s'appelle untel";

"faire" dans:

"deux et deux font quatre"

On ne peut pas s'arrêter là où tout le monde comprend en gros que dans:

"ce paquet fait 3 kilos"

on n'a pas comme dans:

"je fais un meuble"

une relation où on transforme l'objet.

De même en esquimau, on a une relation qui, pour marquer le sujet de la phrase, utilise la relation de "possession" de type:

"John's seeing the fox..."

Il faut pouvoir rendre compte de ces phénomènes épars.

J'ai donc été amené à poser un méta-opérateur $\underline{\epsilon}$ qui n'est pas un verbe ("avoir" ou "être" ou autre) transformé en métalangue.

C'est un méta-opérateur qui a des propriétés précises et qui est construit à partir des observations qui font qu'on va de toute façon avoir une relation entre le méta-opérateur et les observations. Mais cette relation n'est pas directe.

Une des propriétés de la métalangue est, on le sait, l'univocité; les termes doivent avoir un statut et être définis par des opérations (opérations définissant des relations). Ici, il apparaissait que pour un certain nombre de raisons, il fallait un méta-opérateur qui pouvait selon des règles de calcul précises avoir deux valeurs de telle manière qu'il n'y ait pas d'équivoque.

Ces deux valeurs sont en tant que relateurs:

- l'identité qui a les propriétés de "=";
- la différence "≠" (mais plus spécialement différentes formes de différence).

Ces valeurs ont des propriétés formelles qui peuvent être précisées.

De plus, à \in on associe un opérateur dual, noté \exists , tel que:

$x \in y \equiv y \exists x$ si \in est l'identité

et si \in est la différence, la valeur de \exists apparaît

Il y a plusieurs avantages à cela:

- d'abord, cela semble correspondre aux observations qu'on peut faire;
- ensuite, cela donne un type de raisonnement où on a affaire à des opérations qui sont toujours les mêmes, mais qui selon ce sur quoi elles s'appliquent vont donner des résultats très différents. Cela va permettre de rendre compte à la fois de ce qu'il y a d'irréductible dans les langues et de ce qu'il y a de stable.
- enfin, mais, c'est un argument qui n'a aucune pertinence linguistique, lorsqu'on étudie l'activité symbolique, il semble bien qu'on ait affaire à une opération fondamentale qui consiste soit à identifier, soit à poser par rapport à autre chose.

On a donc l'identification d'un côté et la localisation (opération abstraite de différence) de l'autre.

En ce qui concerne la relation d'appartenance, elle ne s'aligne pas avec les deux autres valeurs. En fait, on peut se rendre compte que l'appartenance se construit à partir de deux autres valeurs; mais les grammaires de description donnent souvent une copule pour l'identification, une copule pour l'appartenance...

Par exemple, si on prend deux éléments on a :

- Soit l'élément de gauche est identifiable à l'élément de droite au sens où, du point de vue où on se place, toutes les propriétés de ce qui est à gauche sont les propriétés de ce qui est à droite et inversement, et on a quelque chose du genre

$a = b$ et $b = a$.

- Soit une relation telle qu'il n'y a pas (partie ou totalité) de propriétés en commun et on a une relation de localisation.

Cette relation va être une relation telle qu'on peut la trouver quand on a soit un complément d'instrument, soit une possession, soit un lieu où "ça se fait".

Si on dit :

"Le livre de Jean"

il est évident que la seule propriété qui soit commune à "livre" et à "Jean", c'est que "Jean quelque chose" et que "le livre est à quelqu'un" et qu'ensuite c'est organisé de telle manière que l'on a des emboîtements :

- d'un côté:

livre est () (1)

• de l'autre:

Jean a () (2)

et l'ensemble (1) vient d'une certaine façon assigner la parenthèse vide de (2) et dans ce cas ε qu'on pose entre "Jean" et "livre" est le marqueur de cette forme de relation complexe entre un possesseur et un possédé et qui est une relation de localisation.

Dans un exemple comme:

"La ville de Paris"

on n'a pas une relation simple d'appartenance au sens où on peut dire que "Paris appartient à la classe des villes", mais on a:

- d'un côté quelque chose qui est assimilé à une relation d'identification c'est-à-dire qu'on considère qu'entre "Paris" et "une ville" il y a identification concernant un certain nombre de propriétés communes lorsque les termes sont pris en extension et on peut écrire "Paris EST une ville".

- d'un autre côté on va avoir la même combinaison de schémas que précédemment marquant la relation de localisation qui donnera "la ville de Paris".

C'est la relation d'appartenance construite à partir des deux relations fondamentales d'identification et de localisation.

Ceci ne veut pas dire qu'au niveau de la perception, de l'activité cognitive, la relation d'appartenance n'existe pas, cela veut dire qu'on trouve d'abord ces deux opérations fondamentales et qu'ainsi dans le calcul on a d'abord deux valeurs fondamentales et qu'on peut montrer (par le calcul) comment elles sont filtrées, c'est-à-dire qu'on a soit l'une, soit l'autre, soit un composé des deux.

Dans un exemple comme:

"La mangue est juteuse"

ce n'est ni la localisation, ni l'identification au premier degré c'est une relation complexe.

On peut avoir un certain nombre de représentations suivant qu'on a:

"La mangue a beaucoup de jus"

"Il y a du jus dans la mangue"

"La mangue est avec beaucoup de jus" qu'on trouve dans beaucoup de langues (mooré, sango, nahuatl) où des affixes ("-yo" en nahuatl) signifient "qui est avec", "qui a".

On en a fait un prédicat "être avec du jus" qui se réalisera comme "avoir la propriété de", soit comme "être avec du jus" en tant que l'on a un objet individué (cette mangue-là)

On a une relation entre "jus" et "quelque chose", puis entre "mangue" et quelque chose".

Et on pourra avoir suivant les situations particulières, par exemple:

"Il y a du jus dans la mangue"

ou

"La mangue a trop de jus"

mais ce n'est pas une relation simple, représentable directement

à l'aide des seules opérations fondamentales et on ne peut pas dire que c'est directement l'une ou l'autre de ces relations: elles vont intervenir à un moment de la dérivation et il faut faire une étude de détail.